

à nos gens de ville piqués de la même mouche. Alors, si la fortune, là-bas, ne s'acquiert pas d'emblée, combien plus de temps ne nous faut-il pas pour nous faire jour parmi des étrangers qu'au pays natal, où l'on est justement connu et considéré? Naturellement, vous m'objecterez qu'il y en a des nôtres qui parviennent vite à la richesse. J'dis qu'ça s'peut, mais avouez que c'est le p'tit nombre!

Enfin! mon frère est revenu, et j'étais ben content de le revoir après une si longue absence. Il est ben habillé, comme un homme qui a l'moyen. Il a une belle montre et une grosse chaîne d'or... et il paraît avoir une poignée d'argent!... Comme de raison, c'est p't'être tout c'qu'il a!... Et si c'est tout son avoir, on n'peut pas dire qu'il a fait fortune en vingt-cinq ans!... Enfin, c'est son affaire; c'est lui qu'ça r'garde, mais il a un défaut que j'crois commun à tous ceux qui reviennent de loin. Et, Jos l'a, pas pour rire! j'vous assure! Il était en train de nous gâter la joie que son retour occasionnait. Mon cher monsieur, c'est *effrayant* comme il se vante ainsi qu'on nouveau pays!. Mais on y a mis le hola. J'lui ai fait un r'mède qui est en voie de le guérir.

Le lendemain du retour de mon frère, après le déjeuner, je lui dis:

—Tu vas m'excuser, mon vieux! Faut que j'termine des travaux aux champs; ça n'peut pas se r'mettre et m'faut profiter du beau temps!... A la campagne, tu sais, nous sommes obligés à certains travaux qu'on n'peut laisser souffrir. Aimerais-tu à m'accompagner?

Il y consenti. Nous nous dirigeons vers la grange.

—C'est un' *p'tite* grange, qu'il remarque. Aux Etats, si tu voyais les granges qu'ils ont! C'est ben plus grand qu'ça!

Après, on passe à l'étable.

—Comme vos vaches et vos chevaux sont *p'tits*! Aux Etats, ajoute-t-il, si tu voyais comme ils sont gros! Deux fois plus gros qu'par ici.

On s'en va aux champs.

Chemin faisant, on traverse différentes pièces de grains: blé, avoine, etc. Et chaque fois, il vante les grains de son pays adoptif;